

nous tient debout.

JACQUES LOVICHY

(*Les derniers retranchements*, Le Cherche Midi, 2002, p.17-18)

La méditation égéenne de Lorand Gaspar

(une leçon de lumière)

Jean-Claude Villain

A propos de Georges Séféris dont il fut proche et qu'il cite dans plusieurs de ses livres, Lorand Gaspar écrit : "Quelle autre introduction à un poète que de le lire ?". Eh! bien pour commencer, lisons une page d'*Egée* (p.63) :

Notre île
nous l'avons bâtie
sous l'arrogance des vents.
Nous l'avons
rocher par rocher
dérobée au tumulte.
Dans ces failles, ces figures
patiemment nommées,
chaque jour remonte l'effroi.

Nos maisons
un peu de blanc
les désigne aux cailloux -
fraîcheur surprise
d'un bouillonnement occulte
au fond des carrières.

Rester là
silencieux, écoutant
pousser d'autres îles plus loin.

Nous nous trouvons ici sur un des rivages de la Méditerranée, "mer qui rapporte sa prise matinale d'île" écrit Lorand Gaspar (E,17). Si chaque discours n'est pas indifférent au lieu où il se tient , qui par là lui porte sens, rappelons que c'est tout près de cette mer que nous parlons. Ainsi, des mots et de la page, la poésie retrouve par voisinage, le monde qui l'inspire, cet espace fabuleux de communautés multiples, ces orientes de lumière, de mer et de soleil, qui tant captivent, et tant inspirent, et qu'ensemble, ici, nous partageons. Oui, par le monde et le mot réunis dans la poésie, nous voici ramenés à cette expérience unique de lumière que la Méditerranée, mer mythique et bien

réelle, prodigue à tous.

Si, pour reprendre un titre de Jean-Claude Renard, poète né à Toulon, "toutes les îles sont secrètes", nous allons néanmoins tenter de comprendre, sinon de lever, le secret qui captive Lorand Gaspar dans la mer Egée et quel mystère là le retient, secret, mystère, que peut-être, par abandon complice et par fidélité obstinée, il parvint lui-même à percer. Et puisque, s'agissant des îles égéennes, il est surtout question chez Lorand Gaspar de l'une d'elles, Patmos, où après y avoir acquis une maison il revint séjourner tous les ans, quelle apocalypse, au sens grec *d'apokalupsis*, c'est-à-dire quelle *révélation*, a-t-il pu recevoir (et discrètement transmettre) de cette île au carrefour des réminiscences bibliques et grecques, à la croisée du Verbe, son ascendance sacrée et son expression prophétique d'une part, et du Logos clarificateur d'autre part ?

Au sujet de Nietzsche, Georges Bataille prétendait se distinguer de Camus en faisant valoir que c'est non en exégète, mais depuis "la communauté" qu'il formait avec Nietzsche qu'il en parlait. C'est en nous réclamant non de l'exégèse, mais d'une semblable proximité qu'à partir du thème de l'île, nous dégagerons, dans l'œuvre de Lorand Gaspar, la méditation qu'elle propose, non dans la distance de l'analyse, mais par une communauté de cœur et de regard, discrète, le plus souvent même muette. Alors, telle promenade silencieuse, le soir, dans les rues désertées d'un village blanc et bleu, grec ou tunisien, suffit à répéter le rite de la reconnaissance et du partage, enrichi parfois de quelques vers, murmurés ...

Après avoir rapidement rappelé quelques-unes des significations que peut prendre l'île dans l'œuvre de Lorand Gaspar, nous tenterons de montrer qu'elle constitue une méditation profonde qui permet, au sens fort, une expérience apocalyptique.

"Avant de nous présenter dans les îles grecques, il faudrait nous laver longuement. L'air y est chaste, la mer et la jouissance claires". On pourrait croire que c'est Lorand Gaspar qui s'exprime ainsi. Non ! C'est Albert Camus dans ses *Carnets* (III). Oui, 'nous laver longuement' avant d'aller retrouver la clarté de la mer Egée ! Ainsi l'expérience des îles égéennes serait-elle avant tout lustrale, c'est-à-dire retour à la pureté d'une origine.

En effet Patmos, l'île élue par Lorand Gaspar, n'est-elle pas "*la première poignée de lumière jetée sur terre*"?(E,93). Et il faut le comprendre non seulement par allusion à la lumière du Verbe proclamée par Saint Jean, mais comme une origine autant ontologique qu'historique.

Originelle donc, ontologiquement, au sens d'un "sol absolu" et premier, mais aussi historiquement car le poète, pour qui "au commencement il y a la fin" (J,107), ancre le thème de l'île dans l'histoire du bassin méditerranéen : du Néolithique (E,21) au Minoen (ancien, moyen, récent) (E,22,23,24), puis à l'ère chrétienne avec les chapelles et le monastère de Patmos, jusqu'à l'époque contemporaine par la chronique du *Journal* (E, 91sq) et du *Carnet de Patmos*.

Ainsi, inscrite dans le temps avec ces notations historiques et figuratives, l'île est-elle bien un lieu réel, avec espace et temps définis ; mais aussi l'espace et le temps y prennent un autre sens; en cela elle est un symbole hors de tout lieu puisque, selon

Lorand Gaspar, "tout lieu est annulé dans la lumière" (J,139). C'est pourquoi aussi la partie 'Iles' de *Egée*, s'ouvre par cette épigraphe empruntée à l'Apocalypse de Saint Jean : = _toute île s'est enfuie,/ se sont dissoutes les montagnes_ = _toute île s'est enfuie,/ se sont dissoutes les montagnes_ *toute île s'est enfuie, /se sont dissoutes les montagnes* .

*

A la première page du *Carnet de Patmos* (p.11) l'île est présentée "en un mot (comme) un endroit salubre et solitaire". Et en effet c'est bien ainsi qu'apparaît d'abord l'île : un ancrage solide et sûr "rocher par rocher dérobée au tumulte"(E,63). Au tumulte, en effet, car alentour les éléments sont souvent hostiles, et l'île, ni désolée, ni déserte, ni exil, figure face à eux un asile, un lieu de protection et de ressource.

prairie de frissons, écharde, bris de verre,
crépitements électriques du pelage amoureux,
gerçant la douleur, ulcérant le baiser » (E,65)

Face à la mobilité de la mer qui, on vient de l'entendre, peut être franchement hostile, elle offre par ses rochers une consistance rassurante et une 'chaude confiance' (E, 94).

Après la mer, autre élément menaçant : le soleil qui darde et pique, exposant crûment à la violence de sa brûlure : "les soleils du monde un paquet d'oursins"(E,14); l'île, à l'inverse offre son ombre, ses sources, ses figuiers. Non seulement les éléments premiers, mer et soleil, menacent, les vents (le meltèmi surtout) sont "arrogants"(E,63), les Erinyes sifflent, mais c'est dans le monde tout entier que le poète constate une hostilité résumée par ces mots d'Apocalypse: "Plaies et pleurs et grincements de dents" (E,44). Cela rappelle que la rencontre heureuse avec le monde n'a pas lieu à tout moment, n'a pas de caractère systématique ; il est cependant donné au poète de vivre des instants bénis, de fréquenter des lieux élus, parenthèses de grâce dans le tissu, le plus souvent continu, de la platitude et de l'âpreté. En ces instants privilégiés la rencontre est possible comme par grâce, et l'île se présente comme le lieu élu de cette réconciliation : une oasis dans le tumulte du monde.

Ainsi l'île n'est pas exil, retrait négatif en marge d'un monde qui continuerait de vibrer de splendeur en laissant l'homme dans l'envie et le regret, mais asile, rempart positif, lieu béni d'équilibre où la presse du monde s'atténue, autrement dit "Royaume", et contradictoirement les visions terribles que Saint Jean eut à Patmos s'y évanouissent comme le vent balaie des nuages rouges : "A Patmos, où la tradition veut que Saint Jean ait eu les visions de l'Apocalypse, un soir le vent de Nord brusquement levé chasse les grands nuages rougis du couchant, la terre mise à nu irradie une chaude confiance. En ce moment précis rien ne veut détruire le monde, aucun homme, aucun dieu, le 'Royaume' est là..."(E,94).

*

On pourrait s'en tenir à cette vision simple, au fond conventionnelle et attendue, d'une insularité paisible, alvéole heureuse dans l'hostilité du monde. On renouerait là avec un vieux fantasme de l'Occident qui, s'il n'a pourtant pas manqué en y exilant ses proscrits, de transformer des îles exotiques en lieux de sinistre relégation, a en même

temps cultivé l'idée de paradis insulaires. On se souvient des Iles Fortunées dont le mythe est resté tenace. S'agissant de l'insularité égéenne de Lorand Gaspar, en rester là constituerait plus qu'une lecture hâtive et partielle, ou un détournement projectif, ce serait une véritable erreur. En effet nous pouvons pressentir que l'île pour Lorand Gaspar n'est pas seulement un topos paradisiaque car un premier indice de nombre suggère son ambivalence. L'île ou les îles ? Les deux expressions en effet, présentes alternativement dans le texte, ne sont pas interchangeables. Le pluriel fragmente l'expérience insulaire et exprime la diversité, la surprise, la contradiction. Pour données qu'elles soient d'abord, ces îles (E,61) ne sont pas des présents gracieux. En revanche l'île singulière, le lieu habité, n'est pas donnée, mais dérobée et construite, donc appropriée et transformée ; nous l'avons entendu tout à l'heure : "Notre île/nous l'avons bâtie/(...)nous l'avons/ rocher par rocher/ dérobée au tumulte" (E,63).

Ainsi s'achève une des premières pages d'*Egée* : "Et ta main tremble d'avoir touché le *plein* et le *creux*, ce duvet d'aile dans une pierre"(E,35), page où le poète oppose d'une part la quête idéale du "discours sublime", quête purement platonicienne qui en contemplant "la vaste mer du beau" permettrait d'atteindre à "la connaissance unique, connaissance de la beauté..." et d'autre part, la parole confrontée à la lourdeur opaque du monde, et à la "pénombre des quartiers peu sûrs".

« Et ta main tremble d'avoir touché le *plein* et le *creux*, ce duvet d'aile dans une pierre". Le plein et le creux, la légèreté aérienne d'un duvet et la lourdeur compacte, massive et inerte de la pierre. Nous voulons voir dans ce rapprochement contradictoire, dans cette figure propre à exprimer l'expérience intime de la parole entre désir et réalité, la mention explicite d'une dynamique de contraste, qui tire son unité de sa contradiction même, de la rencontre sensible, puis pensée, et enfin nommée, de Lorand Gaspar avec le monde. Ainsi l'île elle-même n'est pas une et égale, mais comme toute chose au monde, "plein" et "creux", "plein" et "vide" dirait le Tao, donc un espace de contradiction dont le sens, et par là le vécu, ne peuvent qu'être doubles, s'inversant alternativement pour exprimer les deux faces d'une même réalité.

Pour se convaincre de cette perception double de l'île renvoyant à sa dualité essentielle, il suffit de relire les deux arrivées à Patmos racontées à la fin de *Egée* (E,93) :

Quelle formidable douceur en cette arrivée à Patmos aujourd'hui à l'aube, sur une mer parfaitement lisse ! Le caïque glissait (...) Dans la plaie voluptueusement ouverte les éclairs d'or de la chair (...) la première poignée de lumière jetée sur terre (...)

Et je me souviens d'une autre arrivée à Patmos, il y a des années. Nous errions depuis deux jours et deux nuits dans la tempête entre Cyclades et Dodécannèse, en ce fameux couloir où le vent du nord, le Meltèmi se déchaîne : c'étaient bien des vents de fin du monde et l'abîme s'ouvrait chaque fois que le caïque soulevé à une hauteur qui semblait vertigineuse était brusquement aspiré par le creux de la vague que je sentais sans fond (...)

Ce contraste entre le calme de la première arrivée et la tempête de la seconde, le lecteur attentif aura noté qu'elle n'est pas marquée seulement par l'opposition des deux circonstances, mais qu'en elle-même chacune contient quelque chose de l'autre, que par exemple la première, calme, évoque cependant une plaie, alors que la seconde s'achève par l'approvisionnement des Erynies, avec la mer "couchée à nos pieds".

A travers ces deux arrivées, est donc suggéré comment, par sa propre ambivalence, l'île peut initier à l'ambivalence même du monde, à la fois calme et violent, stable et instable, heureux et malheureux, blanc et noir : d'une part la mort par la tempête, une véritable apocalypse ("c'étaient bien des vents de fin du monde"), et d'autre part, la quiétude et le bonheur que soulignent l'adjectif, l'adverbe et l'exclamation de la première phrase : "Quelle *formidable* douceur en cette arrivée à Patmos(...) sur une mer *parfaitement* lisse!". Et puisque nous en sommes à nuancer la première perception, bienheureuse, de l'île, remarquons combien Lorand Gaspar, par une série de notations, principalement dans *Carnet de Patmos*, s'attarde plus tard sur ses vicissitudes : c'est l'odeur de la fosse septique qui en débordant (CP,41-42) l'accueille un été, c'est sa voisine, menaçante, gorgonesque, qui plante ses griffes dans son avant-bras (CP,53), ce sont les dégradations multiples découlées du tourisme : vulgarité (CP,11), bruits (les juke-boxes, les voiliers de jadis remplacés par les diesels) et jusqu'à la rade de Patmos draguée pour accueillir les navires de lignes :

en un mot, depuis une dizaine d'années, l'île splendide de Leto, le lieu de l'exil et des visions de Saint Jean, dont la nudité et le calme m'avaient séduit, a été, comme des milliers d'autres endroits de silence et de lenteur,(...) cerné par l'Hydre de la bousculade, de la fébrilité et du vacarme (CP, 15).

On ne saurait en effet ne cultiver de l'île que son endroit, le plus conforme à nos représentations faciles flattant notre attente. En regardant aussi son envers nous pouvons mieux reconnaître la double face de toute chose, laquelle procède d'un va-et-vient, d'une permanente alternance comme l'auteur y invite, constatant, par le détachement de l'humour et de l'ironie, "qu'il y a encore des îles(...) et même quelques déserts qui ne sont pas encore rentabilisés. Restons légers" (CP,48). Montherlant lui aussi se consolait en écrivant : *Il existe encore des paradis*. Ce va-et-vient, cette dualité complémentaire se confirme et s'élargit dans le rapport physique et symbolique de l'île à la lumière et aux éléments premiers.

*

On ne peut entreprendre ici une étude approfondie de la lumière dans la poésie de Lorand Gaspar, étude d'ailleurs déjà conduite par certains commentateurs. Nous ne pouvons pas non plus nous attarder sur les rapports, cependant essentiels chez lui, entre matière et lumière, le poète s'inspirant, comme on sait, de la physique moderne, et notamment des travaux de Louis de Broglie. Il n'est pas davantage possible de se livrer ici à un recensement des occurrences de l'opposition du clair et de l'obscur, si fréquente dans les textes "insulaires" de Lorand Gaspar . Rapportons cependant quelques-unes des plus frappantes.

La lumière, la pierre, mais aussi l'eau et le feu, tous ces éléments premiers sont alternativement obscurs et lumineux. La mer est à la fois blanche "une eau de lumière" (E,21) et noire "NOCTURNE EST LA MER SOUS L'ETINCELLEMENT" (E, 13), "Nuit sur mer plus noire que mer" (E,58). C'est aussi la pierre : "la clarté au soir dans les pierres"(E,42), " blocs compacts de noir" (E,21), lueurs que les hommes ont touchées

dans la pierre (E,39). Et dans *Sol absolu* déjà on pouvait lire : « nous fouillerons dans les pierres claires/ jusqu'à l'extrême limite/ de l'obscur ». Le feu également est duel, tant dans *Egée* que dans *Patmos* : "là où le feu de plein vent rencontre le feu qui jaillit » (E,27), 'la flamme douce et l'autre qui dévaste', « le sombre scintillement qui chante et qui tue »

Ambivalence de la mer, de la pierre, du feu, mais surtout de la lumière, éclatante et obscure, comme tous les éléments qu'elle baigne, et le jour et la nuit, comme dans cette inversion d'une fameuse oxymore baudelairienne : "Tout est clair, plus clair que jour, c'est la nuit", ou bien "ne reste que cette lumière : la part la plus illisible de la nuit" (E,94). Ainsi, si la lumière est apparemment blanche, c'est pourtant l'obscurité qui révèle le sens par densité : "certains jours les pierres/essaient dans le noir/leur ciment de gravité" lit-on dans *La Maison près de la mer*, titre repris de Séféris. Cette dualité de la lumière est entretenue jusque dans l'apparent paradoxe comme Sikélianos, le poète de Delphes, aveugle, le formulait un jour à Séféris : "J'ai eu une expérience formidable. J'ai vu l'obscurité absolue. C'était très beau." .

Parmi les îles de la mer Egée, l'homme fait donc personnellement l'expérience de cette dualité du clair et de l'obscur, et s'en pénètre. Ainsi on ne s'étonnera pas que la vision soit, non pas le fruit d'un progressif éclaircissement (comme dans la Caverne de Platon par exemple), mais aussi un obscurcissement au sens littéral : "Dans la noire lumière de midi sans objet, un homme s'avance à tâtons"(E,45). Cet homme, c'est le "Clairvoyant Œdipe" qui finit aveuglé, d'où ce vers de l'*Œdipe Roi* de Sophocle rappelé par le poète : "Lumière *ténébreuse* qui fut ma lumière"(E,68). Pour montrer la constance de ce thème dans la poésie de Lorand Gaspar on peut rapprocher ceci de ce poème extrait de *La Maison près de la mer II* : 'Il se tient debout/face à la mer/les yeux fermés/on dirait depuis toujours/comme s'il attendait/que telle une sève/ la lumière monte/d'on ne sait quel fonds- /comme s'il avait compris/que ni les mots/ni les rayons/ne suffisaient/pour voir vraiment — = _Il se tient debout/face à la mer/les yeux fermés/on dirait depuis toujours/comme s'il attendait/que telle une sève/ la lumière monte/d'on ne sait quel fonds-/comme s'il avait compris/ que ni les mots/ni les rayons/ ne suffisaient/pour voir vraiment _ . Ainsi, si la vision humaine est instruite de la dualité du clair-obscur, ce sont les perceptions elles-mêmes qui désormais se doublent et s'inversent, telles par exemple ces ombres qui blanchissent : "ombres blanches/ qui passez à la chaux"(Patmos) ou "la barque(qui) est noire et blanche"(E,58)= _il y a des îles encore très accroupies/la chapelle blanche sur le dos et des femmes/qui viennent, grées de noir_. Cela permettrait d'explicitier la méprise du roi Egée au retour victorieux de Thésée : la voile était-elle restée noire, ou a-t-il vu noire une voile cependant blanche ? En mer Egée la dualité et l'inversion sont permanentes et portent au tragique : la double face de toute chose y est révélée dans la double nature, blanche et noire, de la lumière

Ce "noir et blanc", rappelant aussi les derniers mots écrits par Gérard de Nerval et sa dernière nuit, Lorand Gaspar n'a pas que la poésie pour en exprimer la subtile liaison essentielle. C'est aussi par la photographie qu'il cerne cette révélation: Citons ce passage si caractéristique qui montre comment l'art photographique est pour lui non seulement expression, mais aussi investigation dans la nature, blanche et noire, du monde (CP,37) :

J'attends que le village (...) doucement se 'développe' dans la fenêtre de ma chambre noire. Un noir positif, intense, pénétrant, omniprésent. Il ne s'agit pas d'un manque, d'une absence, non (...) peu à

peu l'épaisseur se desserre, la substance montre son grain, sa division, tout un remuement corpusculaire(...) Sentiment que la clarté qui point est dans cet ébrouement..."(CP,37)

Ce rapport est aussi tout simplement présent, ne l'oublions pas, dans l'espace de la page, entre le noir des signes et le blanc du papier : "une page est claire et les mots obscurs/pattes d'insectes ramant dans le froid" (*La Maison près de la mer* »). Ainsi toute l'écriture est-elle traversée de cette dynamique duelle, qu'elle propose spontanément à l'œil avant même que celui-ci ne lise. On comprend alors pourquoi, si Lorand Gaspar n'est pas peintre, il voisine souvent dans la compagnie de certains d'entre eux, et ce n'est pas par hasard si ce sont des peintres chinois proposant un art de signes, blanc et noir, tel Zao-Wou-Ki, ou son ami T'ang qui accompagnent ses oeuvres, tout comme les poèmes sont parsemés de ses réflexions sur les figures de Chu Ta et son "muet papier", ou celles de Wang Mo qu'on retrouve aussi dans CP30 : "...l'encre de la nuit/encre fendue, encre éclaboussée : le blanc qui vole dans la soie des murs/et Wang l'Encre(...)/ne s'arrêtait de peindre jamais" (*Patmos*). Ainsi, comme le confirme un des plus beaux poèmes de *Patmos*, la lumière égéenne porte-t-elle, par le noir et le blanc justement, à "une Chine de l'âme oubliée".

*

Rapprocher ainsi la révélation égéenne d'une représentation chinoise pourrait surprendre. Or Lorand Gaspar, corrobore lui-même ce rapprochement. Ce "noir et blanc", c'est tout l'esprit du Tao que le poète connaît bien et évoque souvent, avec en filigrane la figure de son fondateur Lao Tseu (*Patmos*, p.19). Cette complémentarité des contraires était aussi inscrite dans la philosophie présocratique dont le berceau est justement égéen, et en particulier chez Héraclite d'Ephèse qu'on nommait justement "l'Obscur".

Si l'Odyssée était un parcours d'île en île, c'est-à-dire une progressive initiation, l'arrivée, non à Ithaque mais à Patmos, pourrait éviter une trop longue pérégrination puisque "au commencement il y a la fin" (*Judée*, 107). Entre le verbe prophétique de Saint Jean et l'obscurité d'Héraclite, tant révérendé par René Char, Lorand Gaspar reconnaît cette *apokalupsis* : c'est-à-dire la révélation, dans la physique et la symbolique de la lumière égéenne, du "plein" et du "creux", du vide et du plein du Tao, de la complémentarité des contraires en toute chose, envers et endroit du monde entre lesquels Camus, instruit du Tao par Jean Grenier, refusait de choisir. Pour lui la vie était comme une corde tressée d'un fil blanc et d'un fil noir.

"Au fond je suis une question de lumière"(E,103) reprend Lorand Gaspar à la fin de *Egée*. Toute la poésie grecque nous rappelle cette question, et plus remarquablement sans doute celle d'Odyssée Elytis. La poésie de Lorand Gaspar nous a semblé elle aussi tout ordonnée autour de cette question. Nous avons voulu voir dans l'ambivalence de l'île et la spécificité de l'expérience égéenne qu'elle induit, la révélation d'une possible réponse de poésie, de physique, de philosophie et de sagesse. C'est pourquoi *Egée* pouvait heureusement s'ouvrir par une "Epiphanie".

quoi résonne sous les arches du vol
qu'on ne peut entendre, ni voir ?
le désir, peut-être, d'y être uni –

comprendre vraiment ce qu'est être ici
nuage, martinet, homme ou caillou –

c'est ainsi dans les moments les plus simples
que le dire s'enracine en son vivre –

puisse la saveur du jour dans la gorge
portée par l'ouverture trouvée,
pour d'autres parmi les herbes renaître –

LORAND GASPAR,
Patmos et autres poèmes,
Gallimard 2001, p.145.